

édifice. « Les choses particulières et les sphères des choses, dit-il, ne sont pas tellement circonscrites dans leurs limites respectives qu'elles demeurent inaccessibles à une action, à une interruption du dehors : loin de là, les influences d'un objet ou d'un règne de la nature s'engrènent les unes dans les autres; le libre arbitre de l'homme brise le développement de mainte chose et les causes naturelles réagissent, à leur tour, sur la liberté humaine¹. » Dieu, intervenant librement dans les affaires de ce monde, ne viole pas plus l'ordre naturel que l'homme ouvrant librement les flancs d'une montagne pour y faire passer ses locomotives. Dieu peut davantage, parce qu'il est tout-puissant, voilà tout.

Mais, dit-on encore, on n'admet de faits surnaturels que dans la Bible; partout ailleurs les supranaturalistes sont aussi incrédules que les rationalistes et les nient aussi bien qu'eux. Une telle conduite est une inconséquence. — Il est faux que les catholiques n'admettent que les miracles consignés dans les Écritures, ils croient aux miracles des saints, et les procès de canonisation sont tout remplis de discussions de miracles². Nous croyons à tous les miracles qui sont constatés d'une façon authentique, qu'ils soient ou non racontés dans la Bible, en tenant compte cependant de l'inspiration des auteurs sacrés. Notre foi aux miracles repose donc sur l'authenticité et la crédibilité des écrits qui nous les rapportent.

C'est ici que Strauss se sépare de ceux qui avaient commencé avant lui la guerre aux Livres Saints. Parti avec eux, il s'aperçoit qu'ils font fausse route et il les abandonne. Il croit comme eux qu'il n'y a point de miracles, mais il ne saurait admettre, avec le Fragmentiste de Wolfenbüttel,

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, Introduction, t. 1, p. 99.

² Voir Moigno, *Les splendeurs de la foi*, t. v, *Le miracle au tribunal de la science; Actes des procès de béatification et de canonisation de S. Benoît-Joseph Labre*, in-8°, Paris, 1882.

que les faits merveilleux des Écritures sont des fourberies, ni, avec Eichhorn et Paulus, que ce sont des faits naturels, mal compris ou mal exposés. Il se demande alors comment ils ont été amenés à soutenir des thèses si fausses et si invraisemblables. Il découvre bientôt que c'est parce qu'ils n'ont pas assez complètement rompu avec le passé. C'est parce qu'ils ont cru encore à l'authenticité des livres bibliques, c'est parce qu'ils ont accepté l'antique héritage qu'ils avaient reçu des siècles de foi, et qu'ils n'avaient pas soumis à un examen approfondi la croyance à la valeur historique des Écritures. Il s'agissait, avant tout, de dépouiller les récits bibliques de leur caractère soi-disant surnaturel; pourvu que tout se fût passé naturellement, ils ne voyaient pas de difficulté à considérer comme de l'histoire les faits que nous rapportent les cinq livres de Moïse ou les quatre Évangiles. Un tel procédé mène aux conclusions de Reimarus ou de Paulus. « Quand de l'histoire miraculeuse d'une révélation, dit Strauss, on a retranché le surnaturel et le divin, tout en maintenant la stricte historicité du récit, ce qui reste de l'opération, le *caput mortuum*, c'est l'imposture. — Si ce n'est pas Dieu lui-même qui descendit sur le Sinaï pour proclamer la loi et si nous admettons néanmoins [avec les partisans de l'explication naturelle des miracles], que la montagne fut entourée de fumée, que le tonnerre et les trompettes retentirent, il faut bien admettre, en même temps, que Moïse a joué une farce grandiose ou, tout au moins, a su habilement exploiter un orage naturel pour l'exécution de son projet¹. »

Strauss n'admet l'imposture ni de la part des personnages bibliques, ni de la part des écrivains sacrés. Il n'admet pas davantage que les faits bibliques soient des faits naturels

¹ Strauss, *Le XVIII^e siècle et le christianisme*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, p. 67-68.

revêtus d'une couleur merveilleuse. On ne peut, sans se contredire, faire un triage arbitraire dans les Écritures; il faut les admettre ou les rejeter en bloc. « Mais qui donc, dit-il, autorise la critique à procéder avec tant d'arbitraire et d'inconséquence? Si ce n'était pas Dieu lui-même qui lançait les foudres sur le Sinaï, qui donc nous dit qu'il y ait eu, en réalité, des tonnerres et des éclairs? — Le même écrivain qui nous assure que c'était Dieu qui les lançait? — Pourquoi lui accorderions-nous notre créance sur un point, quand nous la lui refusons sur l'autre¹? »

Il n'y a qu'un moyen d'échapper à toutes ces contradictions, c'est de nier aux Écritures la valeur historique qui leur avait été faussement attribuée. *Non possumus omnia omnes*. Les premiers critiques de la Bible n'avaient pu, du premier coup, arriver à la négation de son authenticité; il était réservé à Strauss, instruit par l'insuccès de ses prédécesseurs, de faire accomplir ce grand pas à la science des religions. Il lui est ainsi donné de mettre les livres hébreux à leur place, ne les élevant pas trop haut avec les siècles passés, ne les rabaissant pas trop bas avec Reimarus.

« Dès qu'on est ainsi arrivé, dit-il, à comprendre que le critique, lorsqu'il est en présence d'un récit de miracle, n'a pas le droit de lui ôter le caractère miraculeux et de lui laisser en même temps le caractère historique; que le miracle n'est pas une enveloppe superficielle qu'on puisse enlever indifféremment, mais qu'en l'arrachant on emporte toujours avec lui un bon morceau d'histoire; quand ainsi on a relâché encore davantage le lien qui rattachait l'événement au récit, on peut considérer les personnages d'un récit merveilleux d'une manière toute différente et beaucoup plus équitable². »

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 68-69.

² *Ibid.*, p. 69.

Il est important de voir en quoi consiste la justice rendue par Strauss au christianisme et comment il prétend tenir le juste milieu entre les partis extrêmes. En quoi consiste cette équité? C'est ici qu'il dépasse toute limite dans ses attaques contre la religion chrétienne. Pendant des siècles, d'après lui, on n'avait considéré que le beau côté de la religion chrétienne, l'*endroit*; pour la connaître et l'éprouver véritablement, il fallait bien une fois considérer aussi l'*envers*. La religion de l'Ancien et du Nouveau Testament avait passé jusqu'alors pour une œuvre divine dans le sens le plus élevé de ce mot; par un retour assez naturel, on la tint désormais pour une œuvre humaine dans le sens le plus défavorable. On ne saurait méconnaître dans ce retour de fortune la main de l'inévitable Némésis. Les déistes du xviii^e siècle traitèrent le christianisme comme il avait traité lui-même les autres religions, ils le proclamèrent une imposture. C'était une exagération, sans doute; le christianisme ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité,

mais autant le pendule avait été soulevé dans un sens, autant il remontait dans le sens opposé. Cependant, enfin, laissé à lui-même, après un certain nombre d'oscillations, il retrouve peu à peu son équilibre.

Le xix^e siècle, il faut entendre par là Strauss, a rendu aux religions diverses la justice qu'on n'avait pas encore su leur rendre: il a haussé de quelques degrés les religions extra-bibliques et il a rabaissé de quelques autres les religions juive et chrétienne. Notre siècle a rejeté l'opinion ancienne d'après laquelle la religion biblique était l'œuvre divine au sens absolu, et les autres, des produits de la tromperie de Satan ou de l'imposture des hommes; il a repoussé également l'opinion que toutes les religions sont des impostures, et il a établi avec justice que toutes les reli-

gions sont divines à des degrés divers, en tant qu'elles expriment le développement de la conscience du divin dans l'humanité, mais que toutes aussi sont humaines en tant que ce développement est soumis aux lois de l'humaine faiblesse. Si la mythologie scientifique et la philosophie comparée des religions nous redisent au sujet des religions non chrétiennes, le mot fameux : *Introite, nam et hic Dii sunt*, la théologie critique ne nous laisse pas oublier que, dans la naissance du christianisme, il n'y a rien eu que d'humain et de naturel¹. » Voilà, exprimées à peu près dans ses propres termes, les opinions de Strauss sur la religion et le christianisme. Elles sont une application rigoureuse des principes de l'hégélianisme : rien n'est vrai, rien n'est faux ; tout est vrai, tout est faux, car tout ce qui est relatif est à la fois vrai et faux.

Quand Strauss écrivit sa *Vie de Jésus*, ses idées sur la religion n'avaient pas encore une forme aussi nette et aussi arrêtée, et ce n'est que longtemps après, en 1862, qu'il les a formulées ainsi. Mais elles existaient déjà en germe au fond de son esprit, il les exprime d'une manière équivalente dans l'Introduction à la *Vie de Jésus*², et elles nous donnent la clef de toutes ses publications. Les théories qu'il vient de nous exposer sont, quoique avec des nuances et des atténuations diverses, celles qu'adoptent les rationalistes contemporains, c'est Strauss qui les a le mieux formulées, et qui a, sans contredit, le plus activement contribué à leur diffusion.

Telles sont les idées qui amenèrent Strauss à nier l'authenticité des Livres Saints. On le voit, et il est très important de le remarquer, ce ne sont pas des difficultés critiques, ni l'examen intrinsèque du texte sacré qui lui

¹ Strauss, *Essais d'histoire religieuse*, p. 72.

² Strauss, *Vie de Jésus*, t. 1, p. 79.

furent tirer d'abord une conclusion si grave, c'est une conclusion *a priori* : le parti pris de rejeter les miracles. Les Livres Saints ne sont pas authentiques, parce qu'ils doivent ne pas l'être; s'il cherche des arguments, pour l'établir, c'est uniquement parce qu'il faut alléguer des raisons pour soutenir une cause jugée à l'avance. Ni le témoignage de dix-huit siècles, ni l'autorité même de ses maîtres, qui n'avaient pas osé porter la main sur l'arche sainte des Évangiles, ne purent arrêter l'audace de ce jeune homme de vingt-sept ans. « Prétendre, dit-il, que les écrivains bibliques ont été témoins oculaires ou voisins des événements qu'ils ont racontés, ce n'est qu'un préjugé... Il est depuis longtemps prouvé qu'il faut peu se fier aux titres qui décorent d'anciens livres et nommément des livres religieux¹. » Strauss évite cependant avec prudence de fixer la date qu'il attribue aux Évangiles et d'en rechercher les auteurs, il se borne à nier qu'ils aient été composés par ceux à qui la tradition les attribue et à une époque aussi ancienne qu'on l'avait cru unanimement jusqu'à lui. A vrai dire, il n'a jamais eu d'opinion bien arrêtée sur ce point. Les preuves qu'on lui apporta en faveur de l'authenticité de saint Jean lui parurent si décisives à lui-même, que, dans la troisième édition de sa *Vie de Jésus*, il avoua qu'elles « avaient ébranlé la valeur des doutes qu'il avait conçus contre l'authenticité de cet Évangile, et la créance qu'il méritait², » mais comme on lui fit observer que cette concession renversait tout son système, il la rétracta dans la suite. C'est dès ici-bas le juste châtiment de l'erreur d'être condamnée à des fluctuations infinies et de se laisser guider par la passion aux dépens de la vérité.

Tous les ennemis du surnaturel, venus après Strauss,

¹ Strauss, *Vie de Jésus*, t. 1, p. 80-81.

² *Ibid.*, p. 42.

ont adopté sa tactique, et ont nié, avec plus ou moins d'exagération, l'authenticité des Livres Saints. C'est surtout sur ce point que l'auteur de la *Vie de Jésus* a fait école en Allemagne et hors de l'Allemagne.

On a aussi adopté généralement ses conclusions et son mode d'attaque. En bonne critique, l'authenticité d'un livre se démontre principalement par l'autorité, par le témoignage, ou, selon l'expression reçue, par les preuves extrinsèques. Elle n'est d'ordinaire que confirmée accessoirement par les preuves intrinsèques, c'est-à-dire par l'examen du livre lui-même, de son style, des allusions qu'il renferme, etc. Ces dernières preuves sont la plupart négatives : elles peuvent établir que tel ouvrage n'est pas de telle époque, mais elles peuvent servir difficilement à constater la date précise de sa composition ; il n'y a guère que les preuves extrinsèques qui puissent trancher cette question et qui soient véritablement positives.

Ces règles, consacrées par les critiques de tous les siècles et fondées sur le simple bon sens, étaient trop défavorables aux adversaires des Livres Saints ; aussi les ont-ils repoussées. Les preuves d'autorité sont pour eux à peu près sans valeur, ils ne s'en occupent guère que pour les réfuter. Les preuves intrinsèques ou *la critique interne*, comme on l'a appelée, ont pris au contraire à leurs yeux une valeur capitale et décisive, et ils ont ainsi ouvert une large carrière aux excès de l'arbitraire et de la fantaisie. Le théologien, d'après eux, doit principalement étudier le contenu de chaque livre ; il jugera de sa véracité par son accord avec les faits politiques et religieux, et il appréciera ensuite l'authenticité de ces faits eux-mêmes, d'après le degré de croyance que mérite le livre¹.

¹ Avant Strauss, Schleiermacher et de Wette ont été les principaux promoteurs de l'importance excessive attribuée à la critique interne, à l'étude

Si l'on faisait un recueil des énormités accumulées sur ce sujet par le rationalisme allemand, ce serait un des chapitres les plus humiliants de l'histoire des aberrations de l'esprit humain. A l'aide d'un mot, auquel on assigne dogmatiquement une date imaginaire, on nie la valeur d'une tradition, et l'on fixe l'époque et l'auteur d'un verset de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il suffit à ces critiques d'une seule tournure de phrase pour retarder de plusieurs siècles la composition d'une prophétie. Mais malgré tant de hardiesse et tant de folies, il n'en restera pas moins vrai que, sans les témoignages extrinsèques, nous ne saurions point que c'est Virgile qui a composé l'*Énéide*, non plus que saint Jean, le quatrième Évangile. Les œuvres profanes d'une incontestable authenticité ne sont pas plus à l'abri des procédés dissolvants des hypercritiques d'Allemagne que les Écritures¹, parce qu'ils s'affranchissent, dans leurs conceptions, des règles de la vérité et de l'histoire : leurs hypothèses ne sont que des rêveries. Reconnaissons d'ailleurs que Strauss n'est pas tombé dans les excès où se sont jetés la plupart de ses imitateurs. En se contentant de reculer la date des Évangiles sans rien préciser, il s'est épargné le ridicule auquel n'ont pas su échapper ses adeptes.

analytique des livres, qui ouvre la voie au plus complet arbitraire, comme le prouvent les opinions si contradictoires soutenues sur tous les livres de la Bible par les partisans de ce système. Ce furent les sermons de Schleiermacher, que de Wette entendit à Berlin, qui le décidèrent à apporter au contenu des livres bibliques beaucoup plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là.

¹ C'est à l'aide de ces procédés que toute une école de critiques anglais prétend que Shakespeare n'a pas composé les poèmes qui portent son nom, mais que François Bacon en est le véritable auteur. Voir W. H. Wyman, *Bibliography of the Bacon-Shakespeare Controversy*, in-8°, Cincinnati, 1884. M. Wyman compte soixante-treize écrivains qui se sont prononcés pour Bacon.